

La longue histoire des jardins et des courtils

Pendant des siècles, les habitations furent entourées de grands jardins de subsistance et ce n'est qu'assez récemment que la pelouse a supplanté le potager dans l'entourage immédiat des maisons individuelles.

Grandes oubliées de l'histoire, ces surfaces consacrées à l'autosubsistance et hors de l'économie marchande ont laissé peu de traces documentaires. Ces jardins nourriciers eurent pourtant, jusqu'à il y a peu, une place importante dans la vie quotidienne.

1000 m² de jardin par maisonnée à Liffré au XVI^e siècle

Au commencement était le jardin nourricier. Si l'on se réfère à la Bible, Adam, le premier homme, fut créé pour garder et cultiver le jardin d'Eden. C'est tout dire du symbole que représentait le jardin dès l'Antiquité.

Le premier document qui nous permet de cerner concrètement la place de ces jardins dans la proche région est le rôle rentier de 1547 - c'est à dire un inventaire - du domaine royal de Saint-Aubin-du-Cormier et de Liffré¹. Les jardins et courtils² y sont omniprésents, que ce soit auprès des habitations paysannes ou de celles des artisans et commerçants du bourg. Pas d'habitation sans un, deux ou trois jardins attenants. Sur Liffré, selon le rentier, la dimension des jardins et courtils varie autour d'un cinquième de journal³ par feu⁴, soit 1000 m². On retrouvera cet ordre de grandeur pour la surface des jardins familiaux jusqu'au XIX^e siècle inclus. Il permet d'assurer une autarcie alimentaire à une maisonnée, dans un monde où les circuits commerciaux alimentaires sont faibles, en produisant le complément vital à la nourriture céréalière issue des champs labourés.

Le jardin de Saint Fiacre, patron des jardiniers (gravure de Martin de Vos, 1620).



- 1 La forêt ducal couvrait de vastes espaces de Saint-Aubin-du-Cormier aux marges d'Acigné, englobant les massifs forestiers actuels de la zone. Les territoires de Saint-Aubin-du-Cormier et de Liffré furent livrés au défrichement au Moyen Âge mais restèrent dans le domaine ducal puis royal. D'où une gestion de la rente collectée auprès des occupants et, pour cela, d'inventaires.
- 2 Le courtil est un jardin en général enclos et plus petit. Mais la différence est très relative et le terme de courtil tombera progressivement en désuétude.
- 3 Ancienne unité de surface agraire, correspondant à ce qu'un attelage peut labourer en une journée. Cette unité varie d'une contrée à l'autre. Elle était d'environ 5000 m² (un demi-hectare) dans la région.
- 4 Un feu est un groupe de personnes vivant ensemble autour d'un même foyer.

Les jardins et courtils sont des lieux clos en campagne par une haie vive ou morte (entrelacement de branches coupées, formant les « plessis »), parfois dans les bourgs par un mur, du moins pour les plus aisés. Ces clôtures sont indispensables pour les protéger des animaux sauvages et du bétail qu'on laissait couramment divaguer autrefois. Elles préviennent aussi des prélèvements sauvages par des tiers et confortent le sentiment de propriété associé au jardin, d'autant plus qu'il est fréquemment un prolongement immédiat de l'habitation.

Le jardin médiéval

Ce que l'on appelle volontiers aujourd'hui « jardin médiéval » reproduit ce qui apparaît dans les enluminures et dessins du Moyen Âge, c'est-à-dire des jardins le plus souvent monastiques ou aristocratiques, ceux que la littérature contemporaine évoque également. On est loin des jardins des manants. Les légumes frais sont mis en scène avec des plantes ornementales et des bordures de bois qui tiennent à distance des souliers la terre humide... Ils demandent beaucoup de travail d'aménagement et d'entretien. Les légumes de garde, et par conséquent paysans, comme les fèves, les lentilles n'y ont pas cours.

Ce sont des jardins calmes, esthétiques, préservés du su et du vu de tout un chacun, où il fait bon méditer et chuchoter. Il est autant dédié à l'agrément qu'à la production. Ce sont des jardins « de loisir » avant la lettre. Le pape Clément VI dans son palais d'Avignon et Charles V dans ses résidences royales parisiennes sont connus pour s'être investis dans ces jardins à l'aménagement recherché, avec les légumes et des herbes aromatiques.



Miniatures du XVe siècle. Les jardins médiévaux de nos campagnes ressemblaient plus à l'image de droite (*Livre d'heures de Nantes*) qu'à celle de gauche (*Livre des symples*, de Platearius).

Les élites, aristocratiques ou non, entretenaient cet attrait pour les jardins sophistiqués. Lors de son périple en Bretagne en 1636, Dubuisson-Aubenay ne manque pas d'en visiter, dont celui du manoir de campagne de l'évêque de Rennes à Bruz, réputé pour ses melons, ses poiriers et ses pêchers. Le jardin s'offre en lieu de promenade et on y reçoit les hôtes de passage, lesquels devront admirer et goûter quelques fruits et légumes, les plus rares ou les plus beaux. Ce fut même une passion pour certains maîtres de ces lieux qui se piquèrent d'acclimater et d'améliorer les cultures, pour la plupart sans mettre la main au manche, grâce aux jardiniers qu'ils dirigeaient. L'engouement des élites au XVIII^e siècle pour la botanique et l'agronomie profita à ces jardins potagers élaborés.

Un potager de subsistance

On y cultive des légumes, pour l'essentiel, et son entretien nécessite d'y consacrer environ un tiers de son temps de travail, estime-t-on. Sur une surface malgré tout limitée, le jardinier instaure une rotation optimisée des cultures. La culture y est intensive, le jardinier déployant des soins incessants sur un sol artificialisé par les apports abondants d'amendements — le contenu des latrines, les déchets ménagers compostés, les cendres — compensant ainsi les prélèvements réguliers. La maison nourrit donc le jardin tout autant que le jardin nourrit la maison.

Le chou règne en maître sur le potager depuis les temps médiévaux jusqu'à l'époque moderne car il a l'avantage de donner même en hiver et de se prêter aux soupes et aux potées. Pois et fèves, légumes de garde, sont aussi importants car ils permettent de passer l'hiver. Le haricot, originaire d'Amérique, viendra plus tard, avec la même vocation. L'expression « C'est la fin des haricots ! » illustre le rôle primordial joué par ces légumineuses de garde sous la menace récurrente de graves pénuries.

S'ajoutent les poireaux et, à la saison, des épinards, des laitues, des oignons, des panais, de la bourrache, ...



Exposition de légumes de type anciens aux Festoyes de Chevré (reconstitutions et fête médiévales à La Bouexière, 35) en 2018. Les choux avaient autrefois une place plus grande qu'aujourd'hui dans les jardins et le régime alimentaire.

La population était viscéralement attachée au potager dans un contexte de hantise de la disette. Il apportait aussi un peu de diversité alimentaire par rapport au fond céréalier monotone, avec les produits de la basse-cour, la cueillette, la pêche et le braconnage. Non soumis à des prélèvements seigneuriaux et à la dîme ecclésiastique, le jardin était un refuge et un symbole d'autonomie à proximité du foyer.

C'était également un élément de sociabilité au village où les jardins se côtoyaient et où on échangeait par dessus la haie des plants et légumes en excédent.

Cette économie potagère des modestes a marqué durablement les mentalités, associant longtemps le légume à la pauvreté, la richesse étant symbolisée par des aliments qui ne sont pas issus du potager : le pain blanc, la viande rôtie, le vin.

Une grande continuité... jusqu'à il y a peu

Le jardin évolua relativement peu au fil des siècles et ceux du XIX^e siècle avaient toujours beaucoup de points communs avec les jardins du Moyen Âge. L'outillage restait rudimentaire et seule la progression du fer au détriment du bois est manifeste au fil des siècles. La bêche médiévale en bois, à l'exception d'un fer renforçant l'extrémité de sa lame, adopta une pelle totalement métallique. Le râteau, initialement entièrement en bois, fut muni de dents puis d'une griffe entièrement en fer. Finalement, au XX^e siècle, seuls les manches des outils resteront de bois.

De nombreuses plantes américaines ont été progressivement importées, via les possessions espagnoles, d'abord comme des curiosités. Puis les jardiniers se les sont appropriées. C'est le cas des haricots, de la tomate, de la pomme de terre, etc.

Les réticences pour l'adoption de la pomme de terre, également d'origine américaine, sont bien connues. La difficile levée des freins pour cette plante promise à un grand avenir sont toujours exprimés dans le *Compte annuel sur l'état de l'agriculture* de l'arrondissement de Rennes de 1814. La culture « *des pommes de terre est peu étendue et elle n'a pris un peu de faveur que depuis que l'expérience a prouvé la grande utilité de cette substance alimentaire ainsi que de l'avantage d'être moins dépendante, quant aux produits de la vicissitude des saisons.* »

Jardin en campagne, à la Daguinais à Acigné, en 2018. Dans ce vaste potager, à l'aménagement simple et souple, une large variété de plantes est cultivée avec, pour chacune, des planches de bonne taille. C'est le jardin utilitaire par excellence, devenu aujourd'hui rarissime mais qui était prédominant aux siècles passés.



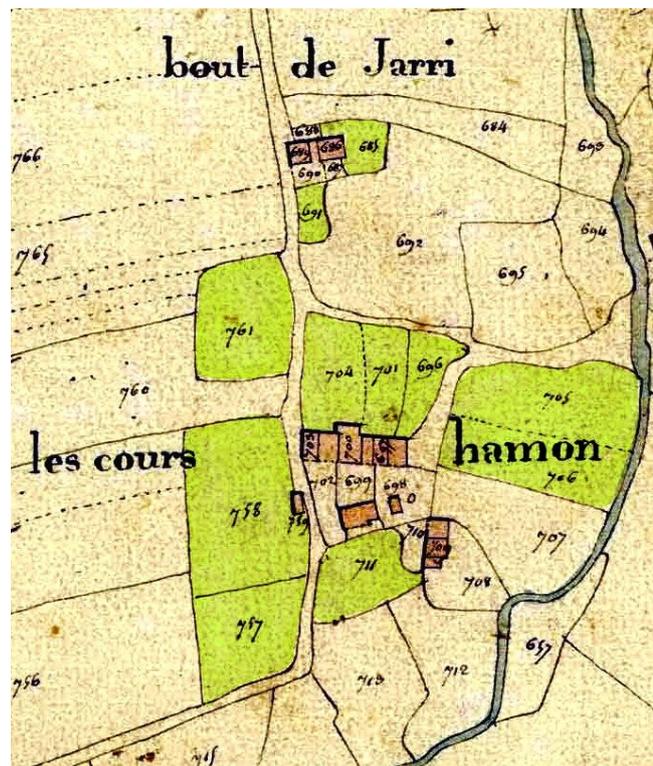
Il ne faut pas nécessairement imaginer les jardins d'hier sur le modèle des potagers actuels. Il s'agissait d'abord de produire suffisamment et de façon pragmatique. Le souci des allées soignées et des bordures est un « luxe » facultatif qui ne venait qu'après la vocation utilitaire. Ce qui n'empêche pas de faire de ces jardins d'antan des lieux de vie agréables parsemés de quelques arbres fruitiers et éventuellement semés de fleurs dans un coin.

Le cadastre napoléonien, de 1819 pour Acigné, nous offre un inventaire précis des jardins et courtils de la commune. Parcelles par parcelles, la destination est précisée avec, entre autres, les options Jardin ou Courtil. Visiblement, le distinguo est difficile pour l'ingénieur chargé d'élaborer ce premier cadastre qui, à quelques exceptions près, préfère regrouper ces deux catégories. Elles représentent au total 2 % de la surface communale, soit 55 hectares. C'est un peu plus de 250 m² par habitant, soit en moyenne plus 1000 m² par maisonnée. On était toujours bien dans une logique alimentaire autarcique, héritée au moins du Moyen Âge.

NOMS, PRÉNOMS, PROFESSIONS ET DEMEURES des propriétaires.	NUMÉROS du plan.	CANTONS OU LIEUX DITS.	NATURE DE PROPRIÉTÉS.	CONTÉNANCE.		
				arp.	per.	m.
<i>Cherailles Hyacinthe à Bourges</i>	1310	<i>Vill. de Bourges</i>	<i>Jardin</i>		8	70
<i>Delij Math^m à Bourges</i>	1311				1	00
<i>Cullard Jean en Meysal</i>	1312				7	20
	1313				1	64
<i>Montignep Gene à Bourges</i>	1314	<i>D. Jardin</i>			9	90
<i>Kéren Jean à Meysal</i>	1315				7	10
<i>Dauphin^{re} à Bourges</i>	1316	<i>Grand</i>			13	70
	1317	<i>St. Petit</i>			6	60

Série de jardins dans le bourg d'Acigné répertoriés dans l'Etat des sections du cadastre de 1819. Ces parcelles, situées en bordure et au nord de la rue actuelle des Forgerons, y font de 100 m² à 1370 m².

Portion du cadastre de 1819, au sud-est d'Acigné. Pour ces deux villages en limite de Servon, de simples exemples, on trouve alors six maisons et 9200 m² de jardin (en vert sur le plan) en dix parcelles, soit plus de 1500 m² par maisonnée. La vue satellitaire actuelle du même lieu montre bien toujours quelques petits potagers, mais de surfaces sans commune mesure au passé. Tous les villages présentent la même configuration générale en milieu rural, avec leurs vastes jardins au contact des habitations.



La grande enquête agricole de 1929, déclinée dans chaque arrondissement, est une occasion de photographier la situation des jardins au siècle suivant. La surface des jardins consacrés principalement à l'alimentation des familles est de 37 hectares à Acigné. La surface s'est réduite par rapport à 1819, mais exactement à proportion de la baisse de la population, touchée par l'exode rural. On est toujours autour des 250 m² par habitant, valeur qui semble immuable, du moins tant que la logique d'autarcie alimentaire domine.

Il n'y a d'ailleurs à Acigné aucune surface destinée « à la vente des produits potagers et maraîchers ». Dans l'arrondissement, elles ne sont présentes de façon significative qu'à Rennes même (85 ha) et Cesson (10 ha). C'est seulement dans cette première couronne rennaise que l'on peut envisager un commerce de légumes vers les citadins dépourvus de jardins. En campagne, il ne viendrait encore à personne l'idée d'acheter ces légumes que l'on peut produire dans un potager attenant à son logement, quitte à faire effectuer le travail par un journalier.

Il n'y a aussi qu'à Rennes que l'on trouve des cultures sous verres, pour une surface très réduite de 2 ha, et de produits floraux et d'ornementation (10,5 ha).

Il va sans dire que l'on ne mangeait que des légumes et fruits de saison.

Pour clore cette période des jardins d'hier, quelques témoignages pour le XX^e siècle...

UN CULTIVATEUR D'ACIGNÉ cultive son jardin au milieu... de la Vilaine



Les eaux de la Vilaine enflant le jardin de la ferme de la Motte

Chaque ferme a son visage. Il y a le triste ou le mélancolique. Il y a le gai et le souriant. Ce n'est pas seulement une question d'âge.

On a écrit cette phrase naguère : « le jardin familial est la forme concrète de la sagesse ». Il faut croire et c'est consolant qu'au siècle de l'atome, le goût du jardin reste toujours très vif dans notre pays et un peu partout dans le monde.

Toutes les exploitations ont le leur qui est soigné avec amour.

Le plus souvent ce jardin est attenant à la maison d'habitation. Quand il se révèle insuffisant, le fermier cultive en plein champ les légumes qui lui seront nécessaires à son alimentation ou qu'il écoulera à la ville.

Or à Acigné, cette commune du canton Sud-Est de Rennes qui compte 449 ménages et 100 écartés, on peut découvrir à la ferme exploitée par M. et Mme Simonneaux un jardin entouré par les eaux de la Vilaine.

Pour s'y rendre, ces fermiers et leurs enfants doivent franchir un pont en bois dont les parapets sont ornés en cette saison de géraniums lierre et de pétunias.

Bien qu'il soit aménagé dans une île, le jardin de la ferme de la Motte est fort bien entretenu. Les « planches » y sont nettes, les plantations soignées. M. Simonneaux, que ne rebute aucune peine, sait ce qui doit venir à telle ou telle place, quelle fumure apporter dans tel carré.

Tous ceux qui vivent sous le toit de la maisonne y ont leur part de travail à leur mesure, et tous y trouvent leur part de satisfaction.

Certes les fleurs qui encadrent les allées n'enlèvent pas les soucis de ces sympathiques cultivateurs mais elles contribuent à adoucir de la joie dans leur rude existence de travailleurs des champs.



M. Simonneaux dans son jardin

Coupage du journal Ouest-France en 1956 ou 1957. Le jardin d'Honoré Simonneaux était dans la petite clairière au débouché de la passerelle qui permet d'accéder à l'île en face la ferme de la Motte, aujourd'hui un espace public.



Bichette et Désiré Lariflette au jardin (case extraite de la bande dessinée de Daniel Laborne, publiée en 1951 dans Ouest-France).

Jean Gambert, né en 1938 à Grébusson

« Dans les années 1940 et 1950, chaque ferme et maison avait son jardin. On y faisait de tout car, en campagne, on n'achetait presque rien. On y trouvait des patates, des navets, des rutabagas (appelés *rutaw*), des topinambours, des fèves, des choux de pomme, des salades, ... mais aussi de la rhubarbe, des framboisiers, des fraisiers, et aussi des dahlias, des œillets, etc.

Le jardin, c'était ordinairement le travail de la patronne et du patron, même si un commis pouvait être mis à contribution pour bêcher. »

Thérèse Philouze, née en 1935, anciennement à Haut-Forges

« C'étaient surtout les femmes qui s'occupaient du jardin. Il était près de la maison, ce qui était important pour la cuisinière qui allait y chercher ce dont elle avait besoin. Mais on faisait aussi quelques légumes dans les champs, comme de la pomme de terre, des carottes, des navets, des rutabagas, des choux. On mettait quelques choux de pomme au milieu des champs de choux à vaches. Ils étaient ainsi cachés à la vue des passants, qui auraient pu faire quelques prélèvements. Dans les jardins, il y avait aussi des vignes au pied d'un mur et, au milieu, quelques pêchers et poiriers. Autour, il avait une haie d'épines. C'était le travail des femmes de la tailler régulièrement. On pouvait arroser avec l'eau du puits, mais assez peu finalement. Si le jardin était une tâche importante, cela faisait partie aussi de la détente. Cela changeait de la maison, des vaches et des cochons. Quand on recevait de la famille ou des amis, on allait toujours faire un tour de jardin. Et s'il n'avait pas été proposé, on considérait avoir été mal reçu ! A cette occasion, on échangeait des conseils, des plants. »

Le jardin du presbytère d'Acigné en 1974 (photographie Inventaire général du patrimoine). Les jardins de curé étaient réputés à raison comme particulièrement soignés. C'était souvent un ou une paroissien(ne) dévoué(e) qui faisait le jardin. On voit les rangs parfaitement alignés et les rames pour les haricots ou petits pois en place. C'est aujourd'hui le parking pour les logements installés dans le bâtiment réhabilité.



Changement d'habitude de consommation avec les Trente Glorieuses

Le temps de l'Occupation et les années qui suivirent, les grands jardins de subsistance gardèrent toute leur importance. Puis on entra dans la période dite des Trente Glorieuses, avec une mutation en une ou deux générations des habitudes de consommation.

L'ambition de subvenir, même partiellement, à sa subsistance par le potager passe alors au second plan par rapport à l'agrément que procure cette activité. D'autre part, plusieurs centaines de m² de potager représentent un temps de travail et une astreinte qui ne va plus de soi comme autrefois. Le samedi, on n'allait plus bêcher et récolter dans son jardin pour la semaine mais faire ses courses au supermarché, ce qui représentait la modernité du moment. Dans cette période, on associa le jardin potager à l'image peu gratifiante des rationnements, de la pauvreté familiale et d'une France rurale vieillotte.

Carte postale du bourg d'Acigné de 1974.

L'urbanisation commençait à réduire l'espace mais la culture du potager était toujours largement répandue. Les photos aériennes du premier lotissement autour de la rue Abbé Barbedet, des maisons neuves de la fin des années 1950 et du début des années 1960, montrent la même chose. Les premiers occupants s'empressent d'installer un potager sur une bonne part de leur terrain nouvellement acquis, celui-ci étant cependant moins vaste qu'autrefois.



La surface des jardins potagers se réduit de manière spectaculaire dans les années 1980-1990. Dans les lotissements, qui continuaient à pousser partout, la pelouse, les haies ornementales et les parterres de fleurs prirent la place des légumes. Auprès des maisons anciennes, les modestes carrés potagers survivants sont souvent cachés, presque honteusement, dans un coin. Le tas de compost informe au coin du potager, qui faisait partie du paysage est chassé car à priori porteur de miasmes, et les déchets organiques rejoignent d'abord les poubelles ménagères, puis plus récemment, les déchetteries en plein essor. Le potager semblait promis à ne plus être qu'une activité de retraités, et encore.

Jardin potager derrière la rue Judith d'Acigné l'été 2018. On trouve cependant toujours quelques Acignolais faisant de la résistance, avec des assez grands « jardins à l'ancienne », consacrés dans leur presque totalité à la culture de légumes. Est-ce que ce sont les derniers du genre ? Contre le bâtiment au fond, l'abri pour le matériel et les gouttières qui récupèrent l'eau des toits dans une cuve pour l'arrosage.



La résurgence

Retournement de tendance à la fin du XX^e siècle. Le potager est ré-enchanté, en ville comme à la campagne. Sous l'égide de la mairie d'Acigné, en 2007, des terrains sont compartimentés pour constituer 32 jardins familiaux de 80 à 160 m² dans la ZAC de la Timonière. Au bas de la rue des Roches, un lieu où existaient déjà des jardins, est par ailleurs rénové. Ces jardins sont desservis par des chemins piétonniers, en faisant aussi des lieux de vie et de promenade.



Les jardins familiaux, au bas de la rue des Roches en 2019. Il doit s'agir de la meilleure terre de jardins du bourg d'Acigné, alimentée par les limons de la Vilaine à chaque inondation – au même titre que le jardin de l'île de la Motte précité. Un inconvénient par contre, les légumes d'hiver peuvent y disparaître sous l'eau.

Ce retour est porté par la sensibilité à l'environnement, la quête de produits plus naturels avec l'engagement des utilisateurs des jardins familiaux à renoncer aux produits phytosanitaires. C'est aussi un retour, partiel, aux circuits courts, au goût et aux saveurs de l'enfance. Qui n'a goûté aux tomates de jardin ne peut savoir la différence, comme le constatent tous les jardiniers. Le compost revient en force, souvent caché dans un bac quand même. C'est aussi l'attrait retrouvé pour les activités de plein air, simultanément avec le (re)déploiement du vélo, du jogging... Enfin, le besoin de renouer avec les rythmes – lents – de la nature et des saisons, des choses simples comme du petit miracle éternellement renouvelé de voir ses salades pousser semaine après semaine.

Ce ne sont plus des jardins de subsistance, qui répondaient à une logique d'autarcie. Les surfaces en témoignent, ainsi que la modeste présence hivernale des légumes et des jardiniers. Ce sont des potagers refuges d'une nature domestiquée et d'une alimentation saine. Dans une société de consommation, la peur de manquer n'est plus la motivation première.

L'association Les Mains Vertes organise une bourse annuelle d'échange de graines et de plants. Ces animations associatives renouent, d'une autre manière, à la sociabilité ancienne autour des jardins potagers.

Jean-Jacques Blain

Le 09/04/2021

Quelques sources :

- Cadastre d'Acigné de 1819, Archives départementale d'Ille-et-Vilaine, côte 3P 5234
- Caisse des dépôts des territoires (site internet), Trente-deux jardins familiaux pour les habitants d'Acigné, 26/06/2007
- Comptes annuels de l'agriculture de 1814, arrondissement de Rennes, ADIV côte 6M 950
- Didier Ménager, Le domaine royal de Saint-Aubin-du-Cormier et Liffré au milieu du XVI^e siècle, Mémoire de maîtrise Rennes 2, 1985, ADIV côte 2J 1070
- Robert Quellier, Histoire du jardin potager, Armand Colin, 2012
- Statistiques agricoles de 1929, arrondissement de Rennes, ADIV côte 6M 986
- Témoignages de Thérèse Philouze, Joséphine Simonneaux, Jean Gambert et André Giffard



Planche de haricots, salades, betteraves, ... dans un jardin "de ville" à Acigné en mai 2020. Les contraintes sanitaires liées à la Covid 19 ont réorienté souvent, bon gré - mal gré, l'activité vers les petits soins aux potagers directement accessibles. Les « mauvaises herbes » n'ont pas été à la fête en période de confinement.